



Un Peter Pan sombre en défaut d'insouciance

Critique théâtrale
Au TKM, «Wendy et Peter Pan» retourne aux racines obscures du mythe, mais occulte la part enfantine de Peter. Dommage.

«J'ai compris que j'étais condamnée, condamnée à grandir.» Dès les premières minutes de «Wendy et Peter Pan», actuellement au TKM, le ton est donné, accentué par des accords d'orgue angoissants: plutôt qu'à des lendemains qui chantent, synonymes de liberté et d'autonomie, l'âge adulte s'apparente pour les protagonistes à une punition inéluctable, tel l'échafaud dans l'esprit d'un bagnard. Même la mère de Wendy et John, Madame Darling, se déssole que sa fille ne puisse rester une petite enfant «pour toujours». Afin d'illustrer ce rapport dysfonctionnel au temps, les aiguilles de l'horloge, au mur, avancent tout à coup trop rapidement, ou reculent, sans autre forme de logique. Métaphores de la mort que l'on retrouve dans l'assimilation, bien trouvée, entre cette horloge et le crocodile qui dévorera le capitaine Crochet.

S'approchant au plus près de ce refus de grandir et loin de la version Disney édulcorée, le metteur en scène Jean-Christophe Hembert (alias Karadoc dans «Kaamelott») a puisé dans la veine traumatique de l'ouvrage. Elle renvoie à l'histoire de l'auteur, James Matthew Barrie, qui s'est vu à 7 ans «abandonné» par sa mère tombée en sidération après la mort de son frère de 13 ans. L'âge auquel la croissance de Barrie s'arrêtera...

Plongée dans la poudre

Entre obscurité sur le plateau et états anxigènes, cette plongée dans les tréfonds d'une âme tourmentée est parfaitement rendue. Pour rejoindre l'île du plus-jamais

(«le pays imaginaire» dans d'autres versions), Wendy et John - après avoir ingéré une poudre - volent sur une musique techno, comme une montée sous acide, quand la drogue prend le contrôle: «On est obligés de continuer parce qu'on ne sait pas comment s'arrêter», déclare d'ailleurs Wendy dans ce trip. Plus tard, les poudres phosphorescentes d'un rituel indien rappelant les soirées Goa participent de ce même champ lexical de la défonce.

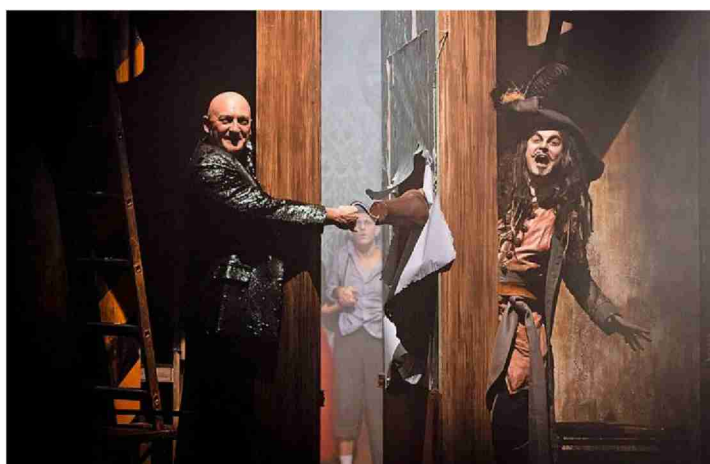
Magnifique Crochet

Voilà pour le *bad trip*, le côté obscur. Mais quid de la dimension enfantine? Le capitaine Crochet (Bruno Bayeux), qui fume compulsivement deux cigarettes à la fois, est magnifique en psychopathe digne des plus cintrés méchants de dessins animés. John (Loïc Varrault, qui a coadapté le texte avec Jean-Christophe Hembert) se mue en bambin sous nos yeux ébahis. On y croit de même devant Flocon (Jacques Chambon), malgré ses rouflaquettes blanches (qui feront sourire ceux qui l'ont connu en Merlin dans «Kaamelott»), parce qu'avec ces personnages, la mise en scène trouve des astuces (changements de costume, dialogues...) qui transportent dans l'univers du jeu des petits.

Cela fait défaut pour Peter Pan (Eddy Letexier). À trop vouloir rendre sa cruauté et son amnésie, Jean-Christophe Hembert oublie que Peter veut «rester un enfant et [s']amuser», que son «insouciance» s'avère insupportable pour Crochet. À part le jeu entre Peter et le public quant à l'existence des fées - métaphore, également, du pacte de réalité entre spectateurs et acteurs - cette insouciance ne s'exprime malheureusement pas.

Stéphanie Arboit

Renens, TKM, jusqu'au 26 nov.
www.tkm.ch



Peter Pan (Eddy Letexier) en lutte avec le capitaine Crochet (Bruno Bayeux). SIMON GOSSELIN